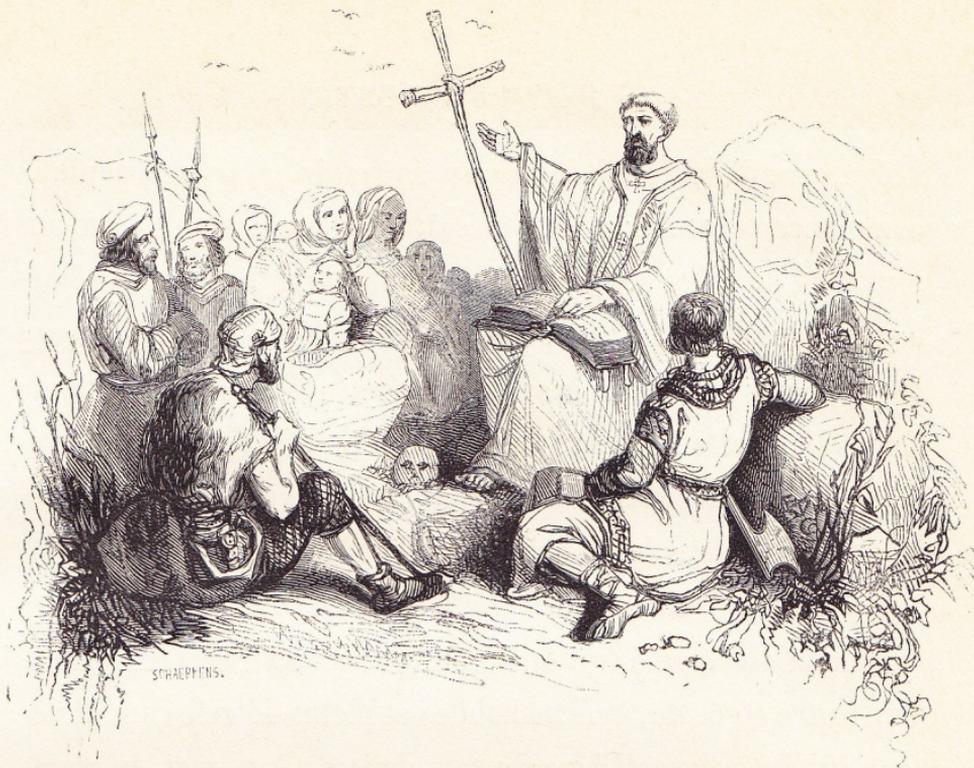




Notger.



## NOTGER.



ers la fin du neuvième siècle, le misérable village où le saint apôtre de la Taxandrie était mort pour la foi, avait déjà acquis quelque importance, puisqu'on le trouve mentionné dans le partage du royaume

de Lorraine, entre Charles le Chauve et Louis de Germanie (870). Le sang du martyr avait attiré les fidèles, et

Liège grandissait abritée par un souvenir. Mais ces pénibles commencements d'une ville naissante disparaissaient onze ans plus tard sous les coups des Normands ; ces populations barbares, venues du nord de l'Europe, envahirent l'ancien pays des Éburons et s'emparèrent de la cité, qui devint la proie de l'incendie. Cette immense catastrophe ne laissa subsister après elle qu'un nom, des ruines et quelques restes malheureux emprisonnés dans les débris de la dévastation.

Les riches donations des chefs carlovingiens, la faveur des rois de la Germanie, ne tardèrent pas à cicatrizer ces plaies ; d'un autre côté, des prélats habiles et pleins de zèle contribuèrent aussi à relever Liège de son abaissement ; mais la gloire de ces évêques a pâli devant celle de Notger, qui les a tous fait oublier.

Notger est en effet le personnage le plus remarquable des premiers temps de l'histoire de Liège ; on peut même le considérer comme le vrai fondateur de cette ville ; son nom se rattache à la plupart des grands édifices qu'on y contemple encore aujourd'hui, et son inflexible sévérité dans la répression des délits commis contre son église, imprima au pouvoir temporel des évêques ses successeurs, une force qui demeura presque intacte pendant les deux cents années qui suivirent.

Notker ou Notger, ainsi que l'appellent plus communément les historiens liégeois, était originaire de la Souabe. Après avoir étudié dans l'abbaye de Saint-Gall, il vint diriger les écoles déjà célèbres de Stavelot, où l'appela l'abbé Odillon. Peu de temps après, l'illustre maître se rendit à la cour d'Otton I<sup>er</sup>, son oncle, qui appréciait son mérite et qui lui

conféra l'évêché de Liège, vacant par la mort d'Éracle, arrivée l'an 971.

Le nouveau prélat agrandit considérablement le territoire de son diocèse; il réunit à ses domaines le comté de Huy et diverses autres possessions qu'il obtint des empereurs; il garnit de murailles Fosses et Couvin, établit çà et là des monastères, et, jaloux de son autorité, il chercha par tous les moyens possibles à contrebalancer l'influence rivale de ses vassaux les plus riches et les plus puissants.

Sa sollicitude ne fut pas moins vive pour les embellissements et l'avenir de Liège même. C'est d'abord la cathédrale qu'il restaure avec soin; puis de belles églises qui se dressent sur divers points de la cité; des remparts qui la fortifient; des canaux qui la traversent et viennent faciliter le commerce qui commençait à y fleurir; et au milieu de ces immenses travaux, qu'on ne peut contempler sans admiration, tant il fallut de zèle, d'énergie et de trésors pour oser les accomplir, Notger ne néglige pas un instant le troupeau que Dieu lui a confié; il veille avec soin à l'éducation de la jeunesse, élevant, pour ainsi dire, de ses propres mains ces jeunes plantes, l'espoir de son église; il en emmène avec lui un grand nombre dans le cours de ses voyages, et ne compte pour rien les embarras qu'un semblable déplacement entraînait inévitablement à sa suite. Il instruit son clergé en usant de la langue latine, et s'adresse presque tous les jours au peuple, en se servant, pour bien en être compris, de la langue romane ou vulgaire, qui avait remplacé les idiomes particuliers des races indigènes, et dont l'emploi commençait à devenir presque général.

Ce dévouement fut noblement récompensé : beaucoup d'hommes savants et pieux sortirent des écoles de Liège, et allèrent répandre les saines doctrines qu'ils y avaient puisées, en Belgique, en France, en Allemagne, et plus loin encore. Plusieurs d'entre eux occupèrent des dignités ecclésiastiques fort importantes.

En présence de tels résultats, on n'est plus étonné d'entendre ses contemporains s'écrier avec reconnaissance : « O Liège, tu dois Notger au Christ, tout le reste à Notger... »

Le nom de cet évêque est resté populaire ; les Liégeois ont gardé religieusement le souvenir de sa mémoire. Dans les récits qu'autrefois ils faisaient à la veillée, et qui, presque toujours, avaient trait à la patrie, les bourgeois aimaient à parler du *bon prince*, comme on l'appelait communément alors. Cependant une tache ineffaçable ternit une si belle réputation, et quoique nous sachions bien qu'il ne faut pas juger les événements qui se sont passés dans ces temps reculés et presque barbares avec les idées nouvelles que les progrès des lumières et de la civilisation ont jetées dans nos cœurs, on ne doit pas oublier non plus qu'il y a une moralité naturelle à l'homme, une moralité qui est de toutes les conditions et de tous les âges, que l'on voit se mêler au plus brutal empire de la passion ; c'est elle qui, à toutes les époques, a dû faire condamner Notger, en lui accordant toutefois les égards qu'on doit au prince dont la vie n'offre guère qu'une seule faute. L'impartiale histoire nous oblige à la dévoiler.

Tous les Liégeois connaissent le nom de Chèvremont, montagne haute et escarpée, à deux lieues de Liège, surmontée

aujourd'hui d'une modeste chapelle, le but des pèlerinages de notre enfance, et que, dans l'âge mûr, nous aimons encore à gravir, comme on se plaît à retrouver un ancien ami. Au dixième siècle, une forteresse puissante en occupait le sommet. C'était un de ces donjons inaccessibles, d'où les seigneurs et les barons d'alors faisaient le plus de mal possible aux pauvres gens de la plaine, les pillant, les rançonnant, souvent même les emmenant captifs dans leurs repaires et les laissant mourir dans des cachots infects. Les chroniques ne rapportent que trop de faits semblables.

Vers l'an 979, la forteresse de Chèvremont était au pouvoir du seigneur Idriel, dont les excursions et les rapines s'étendaient quelquefois jusqu'à Liège, au delà de la Meuse. Notger cherchait depuis longtemps les moyens de se débarrasser d'un voisin aussi incommode, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion.

Isabeau, dame du sire de Chèvremont, venait de lui donner un fils, et comme ce devait être plus tard un riche et puissant seigneur, Idriel pensa qu'il ne fallait pas moins qu'un évêque pour le baptiser. A cet effet, il dépêcha des messagers à celui de Liège, le priant de se rendre dans son château, et Notger, après quelques moments de réflexion, promit de satisfaire aux désirs de son redoutable voisin.

Lorsque le sire de Chèvremont apprit cette bonne nouvelle, il en fut fort aise, et disposa toutes choses pour recevoir convenablement l'évêque. Celui-ci, de son côté, se mit en mesure d'exécuter le projet qu'il avait conçu. Il manda sur-le-champ ses plus vaillants hommes d'armes et les chevaliers de la Hes-

baye, vassaux de son église ; puis, leur communiquant ses desseins, auxquels ils ne trouvèrent rien à redire, il ordonna de faire les préparatifs nécessaires, et, en peu d'heures, chacun fut prêt à jouer le rôle tracé par l'évêque.

Le lendemain matin, on vit sortir de Liège une longue procession de prêtres et gens de religion, ayant chapes, robes longues et surplis. La riche croix de Saint-Lambert, portée par les serviteurs de la cathédrale, précédait ce nombreux cortège, derrière lequel venait Notger entouré de quelques religieux.

Après avoir côtoyé la petite rivière de Vesdre pendant près de deux heures, on arriva enfin au pied du roc, et les gens d'église s'aventurèrent alors un à un dans le sentier périlleux qui conduisait au château. Le seigneur Idriel, du haut d'une de ses tours, avait aperçu, dans le lointain, la longue procession qui venait, pensait-il, pour lui faire honneur ; il avait aussitôt donné l'ordre de lever la herse, et il attendait l'évêque en dehors même de la porte.

Le cortège qui précédait Notger entra peu à peu, chaque moine ayant la tête baissée, le capuchon rabattu sur le visage, et marmottant des prières à voix basse. Enfin le sire de Chèvremont aperçut Notger ; il lui fit aussitôt la plus gracieuse révérence, et l'introduisant dans la cour : « Seigneur évêque, lui dit-il, soyez ici le bienvenu !... — Par ma foi, répliqua Notger, qui n'avait pas encore proféré une parole, oui, je suis cette fois ici le bienvenu à mon intention, puisque j'ai le château d'où tu fais tant de mal à mes gens et les tiens en prison ; çà, qu'on me le rende, seigneur châtelain, ou de gré ou de force... »



Episode du château de Chèvremont.

Idriel resta un moment confondu, puis tout à coup ses yeux étincelèrent, son corps frémit d'indignation, et d'une voix entrecoupée par la fureur : « Tu mens, faux prêtre, s'écria-t-il, tu mens ; hors de ma maison, sur-le-champ, ou tu seras mis en geôle et pendu ce soir à la plus haute de mes tourelles !... Mais c'est moi qui t'ai mandé, et c'est pourquoi je ne veux en rien forfaire à l'honneur... Va-t'en, te dis-je, va-t'en !... »

L'évêque le contempla en souriant d'un air de mépris et de vengeance satisfaite : « Que je m'en aille ! non, non, messire, répondit-il ; quelles gens penses-tu donc que j'aie amenés avec moi ? Il n'y a ici ni doyen ni prêtre ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, rejetant en arrière sa chape et son surplis, et tirant son épée cachée sous sa robe. Il n'y a ici ni doyen ni prêtre, répéta-t-il, mais bien cinq cents braves chevaliers, armés de fer, et qui sauront te mettre à la raison ; or donc, méchant sire, rends le château avant qu'on ne te tue... »

C'était le signal convenu, et chacun des moines, laissant tomber sa robe, saisit sa hache et son épée.

Au bruit des armes qui s'entrechoquaient, succéda le plus profond silence. Quelques soldats d'Idriel s'étaient élancés au devant de leur maître, et n'attendaient qu'un mot pour commencer une lutte terrible, mais qui ne pouvait rester un instant douteuse. Le seigneur de Chèvremont, placé sur un quartier de roc qui dominait un effrayant précipice, jetait des regards de fureur sur l'évêque, et paraissait adresser en même temps un dernier adieu à ses tourelles, à sa femme, à son pauvre enfant !... « Prêtre félon, homme faux et vilain, » murmura-t-il sourdement, puis il ajouta : « Hélas ! noble maison, longtemps

vous ai gardée, et maintenant serez détruite; mais je ne veux point le voir!... » En achevant ces mots, il s'élança du rocher; son corps roulant sur les aspérités de la montagne, et tout brisé par cette chute effroyable, alla se perdre dans les eaux de la Vesdre, qui coulait au dessous, calme et paisible.

« Et maintenant, cria l'évêque, courez sus aux meurtriers qui ont occis mes gens et larronné mes domaines... »

Alors il y eut une mêlée horrible, mais qui ne dura qu'un instant. Le désespoir triplait le courage des hommes d'armes d'Idriel; poursuivis par les chevaliers liégeois dans toutes les parties du château et jusques sur les tours, ils y engageaient des luttes partielles et terribles, puis on voyait un corps, lancé dans les airs, retomber lourdement sur les pointes du roc et rouler dans l'abîme.

Quant à la noble dame Isabeau, on assure qu'en apprenant de ses femmes la trahison de l'évêque et le sort de son époux, elle sortit tout à coup de son lit, serrant convulsivement son fils dans ses bras, et alla se jeter dans le puits du château, où on la retrouva le lendemain.

On conserve aujourd'hui à la bibliothèque de l'université de Liège, un bel évangélaire du dixième siècle, qui a servi à l'illustre prélat dont nous venons de parler. La couverture de ce livre est richement ornée; au milieu se trouve, sculpté en ivoire, le portrait de Notger, à genoux, entouré de ces mots :

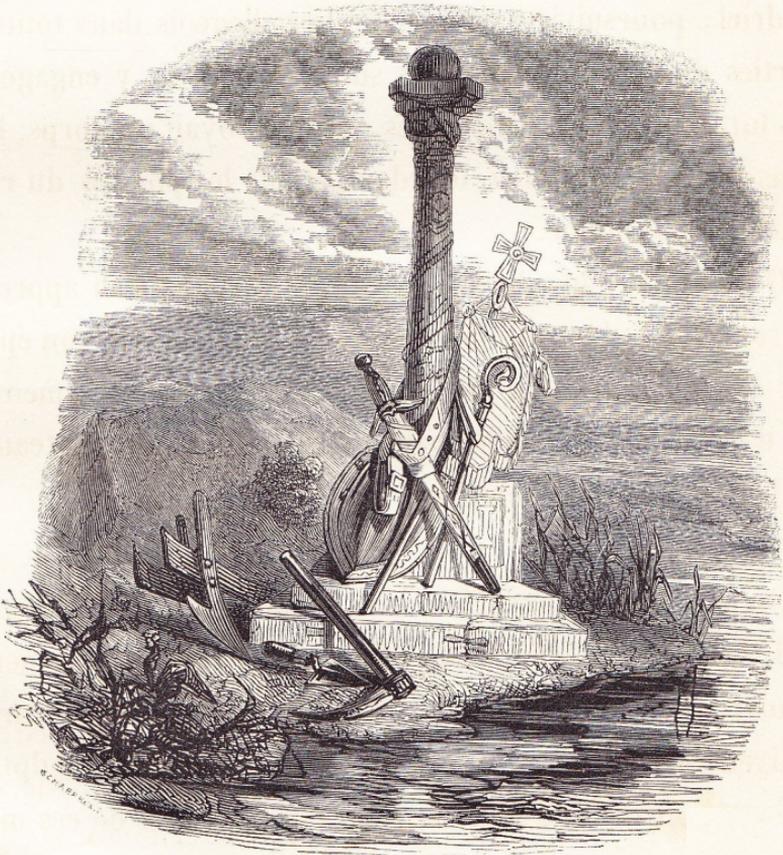
En ego Notkerus, peccati pondere pressus,

Ad te flecto genu, qui terras omnia nutu.

Nous n'avons pu contempler cette précieuse relique sans la

plus vive émotion; reportant nos souvenirs en arrière, et arrêtant notre pensée sur le sanglant épisode que nous finissons de raconter, il nous a semblé voir dans le grand évêque agenouillé un homme accablé sous le poids des plus cuisants remords, et criant merci à Dieu pour le crime dont il a souillé sa mémoire.

M. L. POLAIN.



Panthéon national.

LES

# BELGES ILLUSTRÉS,

PAR

MM. J. ALMEYER, A. BARON, F. CARRON,  
COOMANS AINÉ, TH. JUSTE, CH. HEN, PH. LESBROUSSART, G.-H. MOKE,  
L. POLAIN, LE BARON DE REIFFENBERG, EUGÈNE ROBIN,  
LE BARON DE STASSART,  
CH. SOUDAIN DE NIEDERWERTH, MADemoiselle MARIE VAN ECKELRAEDE, L. WOLFFERS.

PREMIÈRE PARTIE.



BRUXELLES.

LIBRAIRIE NATIONALE : A. JAMAR ET CH. HEN,

RUE DES MINIMES, 8 BIS.

1844

# BIOGRAPHIE NATIONALE

VIE DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRES

DE LA BELGIQUE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

publiée sous la direction de

**ANDRÉ VAN HASSELT,**

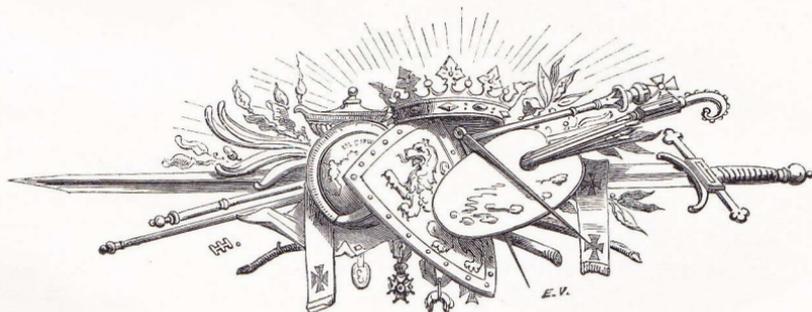
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

ET AVEC LE CONCOURS DE L'ÉLITE DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BELGES.

---

PREMIÈRE PARTIE.

Souverains, Hommes politiques, Guerriers, Missionnaires, Saints, Évêques, etc.



BRUXELLES

**ALEXANDRE JAMAR, ÉDITEUR.**

10, RUE DES MINIMES.





## NOTGER.



ers la fin du ix<sup>e</sup> siècle, le misérable village où le saint apôtre de la Taxandrie était mort pour la foi avait déjà acquis quelque importance, puisqu'on le trouve mentionné dans le partage du royaume de Lorraine entre Charles le Chauve et Louis de Germanie (870). Le sang du martyr avait attiré les fidèles, et Liège grandissait abritée par un souvenir. Mais ces pénibles com-

mencements d'une ville naissante disparaissaient onze ans plus tard sous les coups des Normands; ces populations barbares, venues du nord de l'Europe, envahirent l'ancien pays des Éburons et s'emparèrent de la cité, qui devint la proie de l'incendie.

Les riches donations des chefs carlovingiens, la faveur des rois de la Germanie, ne tardèrent pas à cicatrifier ces plaies; d'un autre côté, des prélats habiles et pleins de

zèle contribuèrent aussi à relever Liège de son abaissement ; mais la gloire de ces évêques a pâli devant celle de Notger, qui les a tous fait oublier.

Notger est en effet le personnage le plus remarquable des premiers temps de l'histoire de Liège ; on peut même le considérer comme le vrai fondateur de cette ville ; son nom se rattache à la plupart des grands édifices qu'on y contemple encore aujourd'hui, et son inflexible sévérité dans la répression des délits commis contre son église donna au pouvoir temporel des évêques ses successeurs une force qui subsista presque entière pendant les deux cents années qui suivirent.

Notker ou Notger, ainsi que l'appellent plus communément les historiens liégeois, était originaire de la Souabe. Après avoir étudié dans l'abbaye de Saint-Gall, il vint diriger les écoles déjà célèbres de Stavelot, où l'appela l'abbé Odilon. Peu de temps après, l'illustre maître se rendit à la cour d'Othon I<sup>er</sup>, son oncle, qui appréciait son mérite et qui lui conféra l'évêché de Liège, vacant par la mort d'Éracle, arrivée l'an 974.

Le nouveau prélat agrandit considérablement le territoire de son diocèse ; il réunit à ses domaines le comté de Huy et diverses autres possessions qu'il obtint des empereurs ; il garnit de murailles Fosses et Couvin, établit çà et là des monastères, et, jaloux de son autorité, il chercha par tous les moyens possibles à contre-balancer l'influence rivale de ses vassaux les plus riches et les plus puissants.

Là où la force était impuissante, il avait recours à la ruse. Le voué de Liège, Radus des Prez, possédait une habitation vaste et solidement fortifiée sur l'une des collines qui couronnaient le vallon de la Légie. Dans les mains d'un vassal ambitieux et rebelle, une position aussi importante pouvait devenir fatale à l'autorité du prélat. Celui-ci voyait donc à regret les sombres tours du *château Sylvestre* planer au-dessus de sa bonne ville, et cherchait depuis longtemps le moyen de les renverser.

Un jour qu'il devait se rendre en Germanie, où il était mandé par l'Empereur, l'évêque engagea Radus à l'accompagner, et le voué y consentit de grand cœur. Mais, pendant leur absence, qui ne dura pas moins de deux années, Robert, neveu de l'évêque, rassemblant les vassaux de l'Église, fit démolir la forteresse du seigneur des Prez et la remplaça aussitôt par une basilique que l'on appela plus tard *Sainte-Croix*.

Lorsque Notger revint avec Radus, le voué qui, du haut des montagnes, cherchait des yeux son château dans le lointain, et ne l'apercevait pas, s'écria tout à coup : « Par ma foi, sire évêque, je ne sais si je rêve ou si je veille, mais j'avais accoutumance de voir d'ici ma maison Sylvestre, et ne l'aperçois pourtant point aujourd'hui ; il m'est avis qu'il y a là-bas un moustier à sa place. — Or, ne vous courroucez, mon bon Radus, répliqua doucement le prélat ; de votre château ai fait faire en effet un moustier, mais rien n'y perdrez. Robert, mon cousin, prévôt de l'église de Saint-Lambert, possède de grands héritages à l'autre côté de la Meuse ; ils seront dorénavant tous vôtres, et je lui donnerai en échange la Sauvenière, la petite ville. » Il fallut bien que Radus se contentât de ce que lui offrait l'évêque.

Les embellissements et l'agrandissement de Liège occupèrent surtout le prélat pendant son long règne. C'est d'abord la cathédrale qu'il restaure avec soin ; puis de belles églises qui se dressent sur divers points de la cité ; des remparts qui la forti-

fient ; des canaux qui la traversent et viennent faciliter le commerce qui commençait à y fleurir. Au milieu de ces immenses travaux, qu'on ne peut contempler sans admiration, tant il fallut de zèle, d'énergie et de trésors pour les accomplir, Notger ne néglige pas un instant le troupeau que Dieu lui a confié ; il veille avec soin à l'éducation de la jeunesse, élevant, pour ainsi dire, de ses propres mains ces jeunes plantes, l'espoir de son église ; il en emmène avec lui un grand nombre dans le cours de ses voyages, et ne compte pour rien les embarras qu'un semblable déplacement entraînait à sa suite. Il instruit son clergé en usant de la langue latine, et s'adresse presque tous les jours au peuple en se servant, pour en être bien compris, de la langue romane ou vulgaire qui avait remplacé les idiomes particuliers des races indigènes, et dont l'emploi commençait à devenir presque général.

Ce dévouement fut noblement récompensé : beaucoup d'hommes savants et pieux sortirent des écoles de Liège et allèrent répandre en Belgique, en France, en Allemagne, et plus loin encore, les saines doctrines qu'ils y avaient puisées. Plusieurs d'entre eux occupèrent des dignités ecclésiastiques fort importantes.

En présence de tels résultats, on n'est plus étonné d'entendre ses contemporains s'écrier avec reconnaissance : « O Liège, tu dois Notger au Christ, tout le reste à Notger... »

Le nom de cet évêque est resté populaire, les Liégeois ont gardé religieusement son souvenir. Dans les récits qu'autrefois ils faisaient à la veillée et qui, presque toujours, avaient trait à la patrie, les bourgeois aimaient à parler du *bon prince*, comme on l'appelait communément alors. Cependant une tache ineffaçable ternit une si haute renommée, et quoique nous sachions bien qu'il ne faut pas juger les événements qui se sont passés dans ces temps reculés et presque barbares avec les idées nouvelles que les progrès des lumières et de la civilisation ont jetées dans nos cœurs, on ne doit pas oublier non plus qu'il y a une moralité naturelle à l'homme, une moralité qui est de toutes les conditions et de tous les âges, et que l'on voit se mêler au plus brutal empire de la passion : c'est elle qui, à toutes les époques, a dû faire condamner Notger, en lui accordant toutefois les égards que mérite un prince dont la vie n'offre guère qu'une seule faute. L'impartiale histoire nous oblige à la dévoiler.

Tous les Liégeois connaissent Chèvremont, montagne haute et escarpée, à deux lieues de Liège, surmontée aujourd'hui d'une modeste chapelle, le but des pèlerinages de notre enfance, et que, dans l'âge mûr, nous aimons encore à gravir, comme on se plaît à retrouver un ancien ami. Au *x<sup>e</sup>* siècle, une forteresse puissante en occupait le sommet. C'était un de ces donjons inaccessibles, d'où les seigneurs et les barons d'alors faisaient le plus de mal possible aux pauvres gens de la plaine, les pillant, les rançonnant, souvent même les emmenant captifs dans leurs repaires et les laissant mourir dans des cachots infects. Les chroniques du temps ne rapportent que trop de faits semblables.

Vers l'an 979, la forteresse de Chèvremont était au pouvoir du seigneur Idriel, dont les excursions et les rapines s'étendaient quelquefois jusqu'à Liège. Notger cherchait depuis longtemps les moyens de se débarrasser d'un voisin aussi incommode, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion.

Isabeau, dame du sire de Chèvremont, venait de lui donner un fils, et comme ce

devait être plus tard un riche et puissant seigneur, Idriel pensa qu'il ne fallait pas moins qu'un évêque pour le baptiser. A cet effet, il dépêcha des messagers à celui de Liège, le priant de se rendre dans son château, et Notger, après quelques moments de réflexion, promit de satisfaire aux désirs de son redoutable voisin.

Lorsque le sire de Chèvremont apprit cette bonne nouvelle, il en fut fort aise et disposa toutes choses pour recevoir convenablement l'évêque. Celui-ci, de son côté, se mit en mesure d'exécuter le projet qu'il avait conçu. Il manda sur-le-champ ses plus vaillants hommes d'armes et les chevaliers de la Hesbaye, vassaux de son église; puis, leur communiquant ses desseins, auxquels ils ne trouvèrent rien à redire, il ordonna de faire les préparatifs nécessaires, et, en peu d'heures, chacun fut prêt à jouer le rôle tracé par l'évêque.

Le lendemain matin, on vit sortir de Liège une longue procession de prêtres et gens de religion, ayant chapes, robes longues et surplis. La riche croix de Saint-Lambert, portée par les serviteurs de la cathédrale, précédait ce nombreux cortège, derrière lequel venait Notger entouré de quelques religieux.

Après deux heures de marche, on arriva au pied du roc, et les gens d'église s'aventurèrent alors un à un dans le sentier périlleux qui conduisait au château. Le seigneur Idriel, du haut d'une de ses tours, avait aperçu, dans le lointain, la longue procession qui venait, pensait-il, pour lui faire honneur; il avait aussitôt donné l'ordre de lever la herse, et il attendait l'évêque en dehors même de la porte de son manoir.

Le cortège qui précédait Notger entra peu à peu, chaque moine ayant la tête baissée, le capuchon rabattu sur le visage et marmottant des prières à voix basse. Enfin le sire de Chèvremont aperçut Notger; il lui fit aussitôt la plus gracieuse révérence, et l'introduisant dans la cour: « Seigneur évêque, lui dit-il, soyez ici le bienvenu!... — Par ma foi, répliqua Notger, qui n'avait pas encore proféré une parole, oui, je suis cette fois ici le bienvenu à mon intention, puisque j'ai le château d'où tu fais tant de mal à mes gens et les tiens en prison; çà, qu'on me le rende, seigneur châtelain, ou de gré ou de force... »

Idriel resta un moment confondu, puis tout à coup ses yeux étincelèrent, son corps frémit d'indignation, et d'une voix entrecoupée par la fureur: « Tu mens, faux prêtre, s'écria-t-il, tu mens; hors de ma maison, sur-le-champ, ou tu seras mis en geôle et pendu ce soir à la plus haute de mes tourelles!... Mais c'est moi qui t'ai mandé, et c'est pourquoi je ne veux en rien forfaire à l'honneur... Va-t'en, te dis-je, va-t'en!... »

L'évêque le contempla en souriant d'un air de mépris et de vengeance satisfaite. « Que je m'en aille! non, non, messire, répondit-il. Quelles gens penses-tu donc que j'aie amenés avec moi? Il n'y a ici ni doyen ni prêtre! s'écria-t-il d'une voix tonnante, rejetant en arrière sa chape et son surplis et tirant son épée cachée sous sa robe. Il n'y a ici ni doyen ni prêtre, répéta-t-il, mais bien cinq cents braves chevaliers, armés de fer, et qui sauront te mettre à la raison; or donc, méchant sire, rends le château avant qu'on ne te tue... »

C'était le signal convenu, et chacun des moines, laissant tomber sa robe, saisit sa hache et son épée.

Au bruit des armes qui s'entre-choquaient succéda le plus profond silence. Quelques

soldats d'Idriel s'étaient élancés au-devant de leur maître et n'attendaient qu'un mot pour commencer une lutte terrible, mais qui ne pouvait rester un moment douteuse. Le seigneur de Chèvremont, placé sur un quartier de roc qui dominait un effrayant précipice, jetait des regards de fureur sur l'évêque et paraissait adresser en même temps un dernier adieu à ses tourelles, à sa femme, à son pauvre enfant. « Prêtre félon, homme faux et vilain ! » murmura-t-il sourdement ; puis il ajouta : « Hélas ! noble maison, longtemps vous ai gardée, et maintenant serez détruite ; mais je ne veux point le voir !... » En achevant ces mots, il s'élança du rocher ; son corps roulant sur les aspérités de la montagne, et tout brisé par cette chute effroyable, alla se perdre dans les eaux de la Vesdre, qui coulait au-dessous, calme et paisible.

« Et maintenant, cria l'évêque, courez sus aux meurtriers qui ont occis mes gens et larronné mes domaines... »

Alors il y eut une mêlée horrible, mais qui ne dura qu'un instant. Le désespoir triplait le courage des hommes d'armes d'Idriel ; poursuivis par les chevaliers liégeois dans toutes les parties du château et jusque sur les tours, ils y engageaient des luttes partielles et terribles, puis on voyait un corps, lancé dans les airs, retomber lourdement sur les pointes du roc et rouler dans l'abîme.

Quant à la noble dame Isabeau, on assure qu'en apprenant de ses femmes la trahison de l'évêque et le sort de son époux, elle sortit tout à coup de son lit, serrant convulsivement son fils dans ses bras, et alla se jeter dans le puits du château, où on la retrouva le lendemain.

Un savant qui veut bien nous honorer de son amitié, dom Pitra, a naguère contesté l'authenticité du fait que nous venons de raconter. Dans une lettre qui nous était adressée et que nous lui avons demandé la permission de publier <sup>1</sup>, il a exposé avec infiniment d'érudition et de talent toutes les preuves qui lui ont paru de nature à venger la mémoire du grand prélat dont nous avons rapidement esquissé la vie. Aucun monument du x<sup>e</sup> ou du xi<sup>e</sup> siècle, selon lui, n'incrimine Notger ; quant aux récits postérieurs, ils ne lui semblent dignes d'aucune créance, et l'on doit s'en tenir uniquement à l'autorité de Rupert, moine de Saint-Laurent, à Liège, qui écrivait vers l'an 1115.

Mais le récit de Rupert, en quoi diffère-t-il de celui des autres chroniqueurs qui ont rapporté la prise de Chèvremont ? En un point seulement, et qui est loin de disculper Notger. La veille de Pâques, jour réservé pour la célébration solennelle du baptême, l'évêque de Liège, d'après Rupert, arrive devant Chèvremont et demande à y célébrer la messe. Ne soupçonnant aucun stratagème en un tel jour, et vu le motif allégué par le prélat, les habitants du château lui en ouvrent les portes ; aussitôt les chapes tombent, les épées reluisent et la mêlée commence. On en connaît le résultat <sup>2</sup>. « Telle est la peccadille de Notger, dit le savant bénédictin de Solesmes, peccadille qui a fait sa gloire sans nuire à la vénération de ses contemporains ni des âges suivants, qui n'ont rien connu de plus pendant trois siècles. »

Notre intention n'est pas d'examiner ici une opinion à laquelle nous avons bien du

<sup>1</sup> Elle a paru dans le *Bulletin de l'institut archéologique liégeois*, tome I.

<sup>2</sup> Voir le texte de Rupert dans les *Monumenta Germaniæ* de Pertz.

regret de ne pouvoir nous rallier. Cet examen pourra se faire plus utilement et plus longuement ailleurs.

Notger mourut le 10 avril de l'an 1008. On conserve aujourd'hui à la bibliothèque de l'université de Liège un bel évangélaire du x<sup>e</sup> siècle qui a servi à cet illustre prélat. La couverture de ce livre est richement ornée; au milieu se trouve, sculpté en ivoire, le portrait de Notger, à genoux, entouré de ces mots :

En ego Nolkerus. peccati pondere pressus,  
Ad te flecto genu, qui terras omnia nutu.

Nous n'avons pu contempler cette précieuse relique sans une vive émotion; reportant nos souvenirs en arrière et arrêtant notre pensée sur le sanglant épisode que nous avons raconté, il nous a semblé voir, dans le grand évêque agenouillé, un homme accablé sous le poids des plus cuisants remords, et criant merci à Dieu pour la tache dont il a souillé sa mémoire.

M. L. POLAIN.

